

1^{ère} Bécasse de l'automne 2012 prise le 08 Novembre 2012

Je suis parti de bon matin faire mon don du sang dans les locaux de l'Aviron Bayonnais, avant de me rendre au cours de basque, au Petit Bayonne.

Une jeune et jolie infirmière m'allonge sur un fauteuil médical et commence à poser le matériel de transfusion, tout en m'avouant être novice dans cette pratique.

Pour rompre la glace, j'interroge la néophyte sur la quantité de sang à me ponctionner, et elle me serine que la poche à remplir contient 450 grammes de sang.

« *Exactement le poids d'une bécasse* » lui répliquai-je.

Ce qui la fit sourire, mais moi un peu moins !

Je sors avec retard des mains de l'infirmière riieuse, et me précipite à A.E.K. où je suis accueilli par des ricanements sur mon assiduité et des allusions sur mon activité cynégétique, ce qui achève de me mettre de mauvaise humeur.

La matinée en euskara passée, je rentre à Guernika sur le coup de midi, assistant consterné au défilé des vols de palombes dans le ciel.

Comme la veille deux bécasses m'avaient joué les filles de l'air sur le bord du lac d'Yrieux, je décide d'essayer de les retrouver après déjeuner.

Mort de faim comme j'étais, après avoir donné une « bécasse de sang », Joëlle m'a ressuscité des morts, avec un filet mignon de porc et du riz arrosé d'une délicieuse sauce au chorizo.

Sans perdre de temps, j'enfile ma tenue de chasse, je passe prendre CORA et je me rends au Lac d'Yrieux pour retrouver les dames au long bec.

La gorge où j'avais laissé la veille une bécasse, se termine par deux fines canoles.

Cora remonte la canole de gauche sur deux cent mètres et revient à mes pieds sans avoir pris la moindre quête.

A ce moment, je lui ordonne de fouiller la canole de droite plus touffue et plus encombrée que la précédente, ce qui la laisse indifférente.

Me souvenant de la ruse de la bécasse de la veille, j'invite CORA, avec fermeté mais sans trop de bruit, à respecter l'ordre donné.

Obtempérant à mon désir, la chienne pénètre enfin dans la canole de droite, et à peine franchit-elle le petit ruisseau qui s'y écoule, marque un arrêt en faisant retentir son collier.

Sautant le ruisseau, comme le clerc de notaire, je me place au cul de la chienne, mais rien ne bouge.

CORA casse l'arrêt et remonte la canole sur une vingtaine de mètres, et se remet à l'arrêt au milieu d'un enchevêtrement d'arbres morts.

Je me déplace, lestement et sans bruit, sur l'autre rive du ruisseau pour avoir le champ libre.

A peine en position, le fusil à hauteur d'épaule, la bécasse s'envole de la rive droite et s'élève vers ma gauche.

Un seul coup de feu avec mon canon rayé suffit pour figer le vol rectiligne de l'oiseau qui s'écroule à vingt mètres devant moi.

Envahi par la joie d'avoir réussi mon coup, je prie CORA de rapporter la bécasse.

CORA se met en mode recherche effrénée, le museau au ras du sol, et finit par prendre dans sa gueule sa proie encore vivante qu'elle m'apporte comme le plus beau des présents.

CORA a droit à toute ma reconnaissance, celle que j'appelle la mémoire du cœur.